

Table ronde et discussion avec le public : la cohésion nationale, grande absente d'Expo.02

Autor(en): **Wüthrich, Bernard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schriftenreihe = Collection / Forum Helveticum**

Band (Jahr): **12 (2003)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-832983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TABLE RONDE ET DISCUSSION AVEC LE PUBLIC: LA COHÉSION NATIONALE, GRANDE ABSENTE D'EXPO.02

Bernard Wüthrich

Les Suisses de toutes provenances se sont côtoyés à Expo.02. Mais s'y sont-ils rencontrés? La discussion qui a suivi les exposés lors du débat organisé par le Forum Helveticum autour du thème «Expo.02 et cohésion nationale» a montré que cette question taraude les esprits. Elle les hante même, tant il paraît clair que la réponse est plutôt négative.

A Expo.02, les Suisses se sont principalement côtoyés dans les files d'attente. Ils ont procédé à quelques échanges d'ampleurs diverses. Certains ont réalisé qu'ils parvenaient à se comprendre en unissant leurs connaissances respectives de la langue de l'autre. Mais l'échange s'est souvent limité à cela, sans rien de plus, sans suites concrètes. D'autres se sont montrés plus volontaires, tel ce couple de Neuchâtelois qui a fait la connaissance d'une famille uranaise. Ils ont été invités, ont rendu l'invitation, se sont découvert des points de convergence et de divergence; l'avenir perpétuera peut-être ces contacts. Ce type de rencontre a aussi eu lieu à Expo.02, mais on peut penser qu'il sera resté marginal.

Les Suisses se sont côtoyés d'autres manières. Ainsi, lorsque l'hôte ou l'hôtesse d'accueil de tel ou tel pavillon était de langue allemande et que le visiteur parlait, lui, français, il a bien fallu qu'ils définissent un code commun pour procéder à un échange. La plupart du temps, c'est l'hôte ou l'hôtesse qui a fait le pas en direction du visiteur. Le rapprochement s'est certes aussi passé dans l'autre sens, mais vraisemblablement le visiteur alémanique l'aura fait plus volontiers que le romand. Quelle qu'en ait finalement été la nature, ce type d'échange est généralement resté fonctionnel. Il s'est limité à une demande de renseignement et n'a pas véritablement participé d'une rencontre et encore moins d'une découverte. «Il reste à trouver le moyen de passer des préjugés aux échanges réels, et cela, Expo.02 ne l'a pas réalisé», critique Uli Windisch.

Le rôle de l'anglais

Les échanges entre les hôtes et hôtesse ont sans doute été plus profonds. Les jeunes – et moins jeunes – gens qui ont consacré six mois de leur vie à

l'Expo.02 en ont retiré de subtils enrichissements, notamment nourris au contact de personnes d'autres cultures. Certains d'entre eux se sont partagé un même logement, où il a fallu établir des codes de cohabitation, la langue étant précisément l'un de ces codes.

Martin Heller relève, avec un sentiment de regret, que le choix a souvent dû se faire «entre l'incompréhension et le français, ou, parfois, l'anglais». Si, effectivement, le mode de communication utilisé par les collaborateurs d'Expo.02 entre eux aura été la langue de Shakespeare – ou plutôt de McDonald-Coca-Cola, comme la définit Moreno Bernasconi –, il s'agit alors d'un échec. Ou l'amorce de l'édification d'un nouveau code qui, à l'avenir, régira davantage qu'aujourd'hui les relations entre les Suisses, ce qui n'ira pas sans poser des problèmes d'identité culturelle.

Si, en revanche, et comme on ose l'espérer, l'allemand et le français se sont entremêlés au point de constituer ensemble un langage de contact commun, l'espoir demeure. Dans ce cas, les collaborateurs en auront tous retiré quelque chose et auront amélioré leurs connaissances de la langue de l'autre, celles-ci constituant les prémisses nécessaires à la découverte de la culture d'autrui.

Christophe Büchi y voit l'un des effets les plus prometteurs d'Expo.02. Il espère que les collaborateurs porteront longtemps encore la multiculturalité acquise à la manifestation, qu'ils l'appliqueront dans leur vie quotidienne. Comme il s'agit souvent de jeunes personnes ayant l'avenir devant elles, il compte sur elles pour en faire profiter leur entourage et leurs descendants. D'une manière plus générale, il souhaite qu'à l'avenir on tienne davantage compte de l'aspect de durabilité de ce genre de manifestations, aussi au niveau des contenus, en quoi il est rejoint par les autres conférenciers.

La chance ratée des journées cantonales

Christophe Büchi a analysé la manière dont les cantons ont structuré leur propre manifestation. A regret, il constate qu'ils se sont la plupart du temps satisfaits d'organiser leur journée entre eux. Dans de nombreux cas, ils en ont fait une manifestation populaire présentant ce que le canton avait de mieux à offrir. «Les Vaudois ont fait leur journée cantonale à Yverdon, chez eux, entre eux. C'est dommage...», déplore le journaliste.

Certains ont pourtant cherché l'originalité. A cet égard, la palme revient sans doute au Canton d'Argovie. Se considérant lui-même comme un canton que les gens se limitent à traverser, en voiture ou en train, pour se rendre de Berne à Zurich, il a consolidé son image de canton bétonné. Son ballet de machines de chantier, sur l'artéplage de Neuchâtel, a été un franc succès.

Genève a voulu montrer sa diversité culturelle. Sur l'artéplage d'Yverdon, le canton du bout du lac a fait venir des représentants de toutes les communautés peuplant la cité de Calvin, histoire de montrer sa vocation internationale. «Cet exemple est réjouissant, car il pose clairement la question de l'intégration des cultures qui frappent à notre porte», fait remarquer Uli Windisch. «C'était une expérience intéressante. La journée cantonale genevoise a été outsourcée et réalisée par un petit groupe qui s'est demandé comment il pouvait intégrer ces masses populaires», renchérit Martin Heller. «Mais il ne suffit pas de faire venir des groupes folkloriques pour qu'il y ait échange», rétorque, rabat-joie, Christophe Büchi. La prestation genevoise lui a, par certains aspects, rappelé le «village nègre» exhibé lors d'une précédente exposition nationale. Il doute qu'il s'agisse du meilleur moyen de réaliser l'intégration culturelle.

La plupart des personnes intervenues dans le débat public attendaient davantage des cantons, par rapport à la question qui nous occupe ici. En fait, seuls ceux de Neuchâtel et d'Appenzell ont véritablement tenté de jeter des ponts par-dessus les frontières linguistiques et culturelles. Ils ont mis sur pied une journée cantonale commune, à Neuchâtel, et ont procédé à des échanges réciproques. Des classes neuchâteloises sont allées rencontrer de jeunes Appenzellois et vice versa. Cette initiative a rapproché deux cantons qui ne se connaissaient pas. L'un est francophone et très protestant, l'autre est alémanique et divisé en deux demi-unités religieusement et politiquement différentes (catholique et démocrate-chrétienne d'un côté, protestante et radicale de l'autre). Cette expérience laissera sans doute des traces car, à différents niveaux, les deux cantons ont décidé de rester en contact. Elle reste malheureusement unique. «Et aucun canton n'a choisi comme thème de sa journée la compréhension interculturelle ou la thématique des langues», tient à préciser Martin Heller, regrettant que les échanges scolaires soient en quelque sorte «restés dans l'ombre».

A ce stade, il faut cependant rendre justice aux Jurassiens et aux Schaffhousois, qui ont profité de leur journée cantonale pour présenter un autre mode de coopération, transfrontalier celui-là. Schaffhouse a organisé sa manifestation

en collaboration avec le Land de Bade-Wurtemberg, dans lequel il est géographiquement imbriqué. C'est une autre façon de concevoir les échanges régionaux. Mais cette ouverture aux régions limitrophes ne contribue en rien à renforcer la cohésion nationale, car ce mode d'échange se fait au sein d'une même région linguistique et avec des gens ayant une culture identitaire très proche.

Qui s'est occupé du pluralisme culturel en Suisse?

Qui, à la place des cantons, aurait pu jouer ce rôle charnière entre les régions ou aborder le thème du plurilinguisme et de la cohésion nationale? Les musées? «Ils n'ont pas collaboré non plus», déplore, une fois encore, Christophe Büchi. Moreno Bernasconi ne s'en étonne guère, dans la mesure où, constate-t-il, «la culture a divorcé avec la Suisse, alors que la politique s'est retirée de la manifestation. Il est grave d'avoir sous-estimé le pluralisme culturel en Suisse, mais je juge néanmoins positif le fait qu'Expo.02 reconnaisse ce déficit. Il s'agit maintenant d'en tirer les leçons pour d'autres manifestations futures». «Les différences culturelles ont été trop peu prises en considération», confirme de son côté Uli Windisch. «C'est dommage, car il est important de faire face aux problèmes de société et de proposer aux gens des idées à réaliser. Et la question du pluralisme culturel est essentielle pour la Suisse», complète-t-il.

La Suisse italienne a eu de la peine à s'intégrer à Expo.02. Cette méfiance – on pourrait aussi parler de défiance – s'explique en partie, comme pour Genève d'ailleurs, par le fait que le Tessin avait présenté un projet concurrent d'exposition nationale, non retenu par le Conseil fédéral. «Les blessures se sont révélées plus tenaces que je ne l'avais imaginé», commente Uli Windisch. Il faut ajouter à cela la grande distance qui sépare le sud du Gothard de la région des Trois-Lacs. Mais le divorce n'est pas total. «Je suis très content que le livre *ImagiNation* ait fini par être publié en italien, contrairement à ce qui avait été prévu au départ. Il a connu un succès énorme. La première édition a été très vite épuisée», annonce, un brin d'ironie dans la voix, Moreno Bernasconi.

A partir de là se pose la question du rôle et de la mission de la direction d'Expo.02. Devait-elle faire davantage pour la cohésion nationale? Aurait-elle dû, par exemple, consacrer un pavillon à ce thème, à celui du pluralisme culturel ou du plurilinguisme en Suisse? «Il y avait un projet, un pavillon intitulé *Lust und Lüge*, consacré aux langues, qui devait se situer à Bienne. Il aurait coûté trois millions et nous avons cherché à le faire parrainer par une entreprise de

presse. Nous avons songé à la *Neue Zürcher Zeitung*, mais elle y a renoncé. Nous n'avons pas trouvé d'autre partenaire», se désole Martin Heller. «Et Expo.02 n'avait pas les moyens de s'ingérer dans le contenu des journées cantonales», ajoute-t-il, en regrettant par ailleurs que la culture rhéto-romanche ait été aussi peu présente à la manifestation. Elle n'a été abordée que de manière indirecte, par exemple à travers le pavillon «Onoma» de La Poste, consacré aux noms de lieux, sur l'arteplage d'Yverdon.

«Le plaisir d'être suisse»

Et les spectacles? Leur diversité a permis à chacun de se procurer du plaisir. Mais les barrières culturelles ne sont pas tombées par ce canal-là non plus. A quelques notables exceptions près, par exemple les Mummenschanz, qui sont des stars de renommée internationale, les artistes présents sur les scènes d'Expo.02 n'ont guère touché un autre public que celui de leur propre appartenance culturelle. Et le bilinguisme proposé à certaines expositions thématiques n'a pas toujours été goûté par les visiteurs.

On relèvera en particulier que le spectacle d'ouverture n'a pas atteint sa cible. Il a été l'objet de très nombreuses critiques et une partie du public a été tentée d'en attribuer l'échec aux Romands, puisque son concepteur était François Rochaix. Cette accusation fait bondir l'un des intervenants dans le public, Guillaume Chenevière, ancien directeur de la Télévision Suisse romande: «Ce n'était pas un spectacle romand. François Rochaix est un artiste international. Il a fait l'essentiel de sa carrière à l'étranger», plaide-t-il, s'érigeant en avocat du metteur en scène. Il n'empêche que l'éclatement de ce spectacle, réparti sur les cinq sites (arteplage mobile du Jura inclus), joué en plusieurs langues, bâti sur des références culturelles et mythologiques extrêmement variées, a rendu sa lecture et sa compréhension difficiles. Cela a constitué un handicap pour la manifestation, car il en constituait la porte d'entrée.

A ces notes plutôt négatives se sont néanmoins ajoutées quelques constatations positives. Plusieurs intervenants notent que, si l'objectif de renforcement de la cohésion nationale n'a pas été atteint, Expo.02 a quand même eu des aspects très positifs. «La télévision a montré pendant cinq mois le plaisir d'être suisse, et cela grâce à l'exposition nationale», se réjouit Guillaume Chenevière. Il relève avec satisfaction que l'impact a largement dépassé la région organisatrice. Toute la Suisse a eu du plaisir, et ce plaisir n'avait pas d'identité liée à une région linguistique en particulier.